

UN DOUBLE CRIME

SIXIÈME PARTIE DU "COUPE-GORGE."

I

Les dernières lignes du précédent chapitre ont affirmé à nos lecteurs ce que sans doute ils soupçonnaient depuis longtemps, c'est-à-dire l'identité du baron Philippe de Croix-Dieu avec Robert de Loc-Earn, le héros de notre prologue.

Comment l'amant d'Ériette, l'assassin de Sarriol, le bandit que nous avons vu, certain soir de l'année 1853, au sortir du pénitencier de Poissy, sonner à la porte de l'hôtel d'Aubérive devenu désert, et chercher vainement à l'île Saint-Denis, la trace de son fils André ; comment cet homme avait-il conquis les moyens de faire figure à Paris, sous un nom d'emprunt que personne ne songeait à lui contester, et de vivre en paix avec la police, si clairvoyant d'habitude, et si prompt à trouver le mot des existences mystérieuses ?

C'est une histoire dramatique, étrange, une tragédie de Paris, absolument vraie, que nous allons raconter brièvement.

Un riche banquier d'origine prussienne mais naturalisé Français, le baron Worms, habitait en 1865, avec sa jeune femme, un hôtel situé dans un ces élégants quartiers dont le baron Haussman dotait alors le nouveau Paris, et qui couvrent les vastes terrains compris entre la Madeleine et le parc Monceaux.

Cet hôtel précédé d'une cour et suivi d'un jardin se composait d'un vaste corps de logis, flanqué de deux pavillons en retour.

Les appartements particuliers du baron et les appartements de réception occupaient le rez-de-chaussée et le premier étage du corps de logis principal.

Le pavillon de droite renfermait les bureaux de la maison de banque.

Celui de gauche contenait les écuries, les remises et les et les chambres des domestiques.

Un escalier dérobé établissait une communication directe entre l'appartement du banquier et son cabinet, contigu à celui du caissier.

Chaque soir un employé subalterne, nommé Jean Lepaul, ancien soldat d'une probité à toute épreuve, dressait un lit de camp dans les bureaux et ne s'endormait qu'après avoir placé, à portée de sa main, un revolver tout armé.

Debout depuis le point du jour, Jean Lepaul jouait énergiquement de la brosse et du balai, de manière à ce que tout fût en ordre au moment de l'arrivée du caissier et des commis.

Le 8 avril 1865, à sept heures et demie du matin, ce brave garçon, qui, le cœur content et la conscience légère, venait de commencer sa besogne accoutumée, sortit, ou plutôt se précipita hors des bureaux.

Il était d'une pâleur livide, un tremblement convulsif secouait ses membres. Il courut, en trébuchant à chaque pas, vers la loge du concierge qui le voyant paraître à l'improviste ainsi tout effaré, s'écria :

— Ah ça ! mais, qu'y a-t-il donc, monsieur Lepaul ? Vous avez une mine chavirée que fait vraiment peur, savez-vous ?..

... Ce qu'il y a ? murmura l'ancien soldat d'une voix brisée qu'elle était méconnaissable. Il y a un malheur... un crime...

— Un crime ? fit le concierge avec stupeur.

Où ? un crime affreux... Monsieur le baron...

1. ne put achever.

— Eh bien ! balbutia son interlocuteur... parlez donc !... monsieur le baron... ?

— Assassiné ! dit sourdement Jean Lepaul.

— Assassiné ! répéta le concierge en devenant livide à son tour. Mais où ! Mais quand ? Mais comment ? ajouta-t-il avec autant de curiosité que d'épouvante.

— Le corps est sur le tapis, près de la caisse, dans une mare

de sang... répliqua le garçon de bureau. Le crime a été commis cette nuit, voilà tout ce que je sais.

— Cette nuit !... Et vous avez rien entendu ?..

— Rien.

— Et vous êtes sûr que monsieur le baron est mort ?

— Trop sûr !... impossible de douter !... J'ai touché sa main, elle est déjà raide...

— Et la caisse ?

— Ouverte et vide...

— Assassinat suivi de vol !... Quel événement ! Que faire ?

— Il n'y a qu'un parti à prendre, c'est de courir chez le commissaire de police... il faut qu'il vienne sans perdre une minute... Ne dites rien dans la maison avant qu'il soit là... Madame la baronne apprendra toujours assez tôt son malheur.

— Pour ce qui est de ça, murmura le concierge avec un intraduisible mouvement d'épaules, madame n'est pas déjà si fort à plaindre de ce malheur-là... A moins, bien entendu, que cette mort ne la ruine... Le défunt ne la rendait guère heureuse, la pauvre petite femme !... Mais ce ne sont point mes affaires... Ce que c'est que de nous, miséricorde !... Quand on pense que M. le baron est entré très-gaillard, sur le coup de minuit, et que présentement... Brrr... ça fait froid dans la dos !... Enfin je cours chez le commissaire... Veillez sur la porte à ma place, monsieur Lepaul, s'il vous plaît.

Jean Lepaul fit un signe d'adhésion et le concierge, se tirant le cordon à lui-même, prit sa course dans la rue aussi rapidement que le lui permit sa respectable rotondité.

Au bout d'à peu près vingt-cinq minutes le commissaire apparut, accompagné de son secrétaire et de quatre soldats requis par lui au poste le plus proche pour garder les issues.

Il avait pris soin, avant de sortir, d'expédier deux émissaires, l'un au parquet, afin d'aviser du crime qui venait d'être commis le substitut et le juge d'instruction délégués, l'autre au chef de la police de sûreté, pour lui demander un de ses agents les plus habiles.

En attendant l'arrivée des magistrats qui devaient procéder à une enquête approfondie, il s'agissait de constater l'état des lieux, de dresser procès-verbal, et de veiller à ce que toutes choses restassent dans l'état où elles se trouvaient au moment de la découverte du crime.

— Peut-on sortir de l'hôtel autrement que par ici ? demanda le commissaire au concierge.

— De ce côté, non, monsieur... mais derrière l'hôtel il y a un jardin, et, dans le mur du jardin, une petite porte...

— Deux sentinelles furent placés à l'entrée principale, et deux autres à l'issue du jardin, avec une consigne rigoureuse.

— A quelle heure arrivent les employés de la maison de banque ? reprit le commissaire.

— A neuf heures moins quelque minutes... répliqua le concierge.

— Vous laisserez entrer ces messieurs après les avoir reconnus, mais personne ne pourra sortir de l'hôtel, sous quelque prétexte que ce soit, sans une autorisation spéciale.

— Oui, monsieur le commissaire...

— Par qui le corps inanimé de M. Worms a-t-il été découvert ?

— Par moi... répondit l'homme de peine en s'avançant.

— Vous vous nommez ?..

— Jean Lepaul.

— Quelles sont vos fonctions dans la maison ?

— Je couche dans les bureaux, je les mets en ordre le matin, et je fais les courses dans la journée...

— Quel est ce ruban que vous portez à la boutonnière ?

— Celui de la médaille militaire.

— Vous êtes donc un ancien soldat ?

— Soldat de Crimée et d'Italie, oui, monsieur.

— C'est bien, conduisez-moi...

Jean Lepaul se dirigea vers les bureaux. Le commissaire et son secrétaire le suivirent.

Les nombreux domestiques du baron Worms, cochers, palefreniers et marmitons, femmes de chambre et valets de pied,